

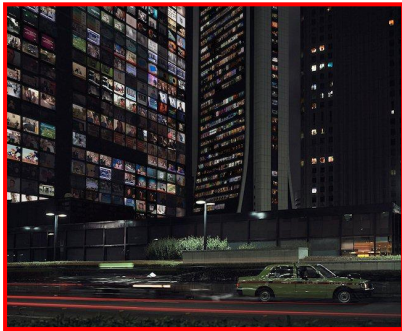
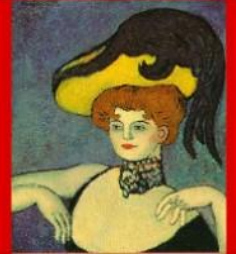
Mercredi 14 décembre 2011 00h00 [GMT+ 1]

## NUMÉRO 115

*Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde* — PHILIPPE SOLLERS  
*Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix* — AGNÈS AFLALO

[www.lacanquotidien.fr](http://www.lacanquotidien.fr)

# Lacan Quotidien



### ▪ PETITE GIRAFE ▪

*L'enfant qui vient* **Éric Zuliani**  
**Redonner un horizon**

### ▪ RENCONTRE AVEC BENOÎT JACQUOT ▪

*Le féminin lacanien est-il un désir hors-norme qui s'ouvre sur le monde ?*

**Marie-Claude Chauviré-Brosseau**



### ▪ DES MONDES POSSIBLES ▪ VU À LA TÉLÉ !

**Jean-François Leimann**

---

## ▪ PETITE GIRAFE ▪



### L'enfant qui vient par Éric Zuliani Redonner un horizon

**A**près avoir fait de nous des bretonnais à la fin des années 70, de nous avoir révélé que nous étions décidément une « foule sentimentale », voilà que **Souchon nous parle, dans sa dernière chanson, des enfants**. Souchon, évidemment, c'est de la chansonnette ; on peut l'accuser d'être dans l'air du temps. Je ne le pense pas : **il trouve, plutôt, des noms à cet air du temps : irrespirable ces temps-ci pour les enfants. J.-A. Miller** dans son intervention du 19 mars l'avait indiqué ainsi quand il précisait : « **quand l'Autre asphyxie le sujet, il s'agit avec l'enfant de le faire reculer, afin de rendre à cet enfant une respiration.** »

La chanson de Souchon pose un binaire robuste qui permet ladite respiration : *Il y a le jour, il y a la nuit*. Le titre en lui-même est lacanien. Le jour et la nuit, Lacan en parle, en effet, en février 1956 dans son Séminaire sur les psychoses. Ayant visiblement peu convaincu son auditoire à la leçon précédente en parlant de « la paix du soir », il revient sur ce que sont le jour et la nuit pour démontrer que « la réalité est marquée d'emblée de la néantisation symbolique ». En fait, ajoute-t-il, « le jour et la nuit sont très tôt codes signifiants et non pas des expériences. » *Il y a le jour et la nuit* est l'articulation connotant la présence et l'absence. **Que dit la chanson ?** Le jour, c'est l'école : « Tout ce que le maître a dans la tête, on me le mettra dans la mienne (...) au bout d'un moment on s'ennuie (...) Se taire, ranger, faire ses devoirs. » ; la nuit ce sont les rêves où « l'on se lance dans le vide et où c'est moi qui décide ». **Il est intéressant de noter que ce qui est de l'ordre de la décision est rangé côté rêve.** Freud avait noté lui aussi, au cours de l'analyse de Dora, qu'un rêve est l'équivalent d'une décision, et, à propos des rêves répétitifs, qu'une décision se maintient jusqu'à ce qu'elle soit exécutée. Au passage, on voit que **Freud distinguait le plan de la réalisation du désir de celui des conséquences concrètes qu'un sujet peut en tirer. Mais déjà, un rêve peut aider un sujet à retrouver un horizon, celui du désir justement. C'est ainsi que peut se comprendre une respiration permise à un enfant.**

**Sacha** a redoublé à l'école. Mais il a aussi été obligé de redoubler d'attention à la vie dans laquelle il tente de trouver un peu de tranquillité. Ses parents ont divorcé et les véritables

enfants que sont les parents se déchirent un peu, beaucoup, passionnément : le pas du tout viendra, mais il tarde. Il est sombre, fermé et triste, ne pouvant prendre la parole.

Il chuchote : « **Je ne suis pas tranquille. Un peu tout de même, pendant la récré. Même la nuit je ne suis pas tranquille. Même pendant les vacances : il faut toujours faire quelque chose.**

- Qui est tranquille alors ?
- JP (*le nouveau compagnon de la mère*), mais je ne l'aime pas. Les filles aussi sont tranquilles, même si elles trichent un peu. C'est mieux si on ne les voit pas faire. Je suis amoureux de Marie, mais elle ? Quand au jeu, je la touche, elle m'en veut...
- Comment s'appelle ce jeu ?
- Loup famille... » Sacha s'effondre en larmes. La séance ne pourra pas reprendre.

Il revient à l'entretien suivant très angoissé. Il a fait un **cauchemar** : « Des sortes de gens qui saignent. Des blessures. Ça coule et ça me réveille. » Un silence assez long s'installe. Comment prendre la chose ?

- « Quelqu'un a été blessé...

- Oui par ce qu'on ne l'aime pas, ou par ce qu'il a fait quelque chose de mal ou par ce que c'est une mission. C'est comme le 11 septembre : des gens se sont tués eux-mêmes. Le personnage du cauchemar est lumineux et il fait noir autour. Ce sont des bois. (*sa parole reprend vie*)
- Quel âge a-t-il ?
- Plutôt comme mon père... Je me souviens quand j'avais 4 ou 5 ans j'étais tombé dans les graviers, les ronces et les orties. J'ai beaucoup saigné. Papa était déjà parti dans les bois. Je tentais de le rejoindre. »

Il fait, alors, une liste, comme autant de citations pour faits d'arme ou à comparaitre, d'incroyables accidents ayant laissés des traces sur son corps. Puis il ajoute : « Mais j'ai failli mourir une seule fois, me noyer ; et là j'ai eu peur. »

Au rendez-vous suivant, il a retrouvé le sourire car il a fait un **rêve** qu'il a hâte de me raconter : « Je pouvais avoir tous les jouets. Si j'en voulais, plusieurs à la fois, je pouvais faire tout ce que je voulais. Je ne les payais pas et donc je pouvais en donner à quelqu'un. »

**Dégagés de la réalité triste - la parole laissée libre -, des souvenirs, des formations de l'inconscient, peuvent alors surgir.** Le style du rêve est remarquable : tout en puissance de réalisation de décision - que les objets se remettent à circuler -, alors même que rien n'est exécuté. Pourtant, tout redevient possible. **Le rêve équivaut à la réalisation d'un désir veut dire, me semble-t-il, qu'il permet à Sacha la réalisation d'une position désirante renouvelée.**



The Dream Haunting the Mogul.  
Gustave Moreau. 1881.

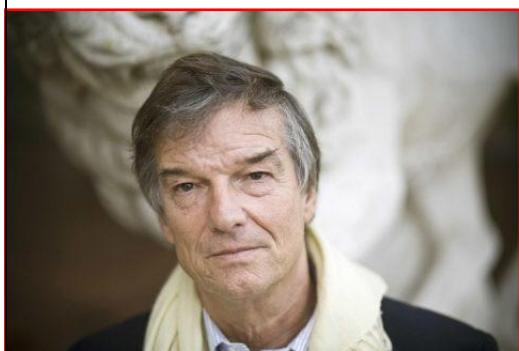
---

## ▪ RENCONTRE AVEC BENOÎT JACQUOT ▪

### Le féminin lacanien est-il un désir hors-norme qui s'ouvre sur le monde ? par Marie-Claude Chauviré-Brosseau

En ce début décembre 2011, pour la première soirée « **Cinéma et psychanalyse** » de l'année à Angers, l'ACF avait retenu le film « **Villa Amalia** » et invité **Benoît Jacquot** pour en débattre. La grande salle de 220 places du cinéma *Les 400 Coups* était comble.

**A**vec un style très direct et sans cérémonie dans l'échange avec le public, Benoît Jacquot s'interrogeait : « **Pourquoi suis-je le seul cinéaste à faire des films sur cette question du féminin** (au sens de Lacan) ? ». Comme le lui rappelait Guilaine Guilaumé, il avait donné une



piste de réponse dans une interview récente où il rapportait que lorsqu'il était enfant, ses parents allaient souvent au cinéma et il attendait, pour s'endormir, que sa mère vienne lui raconter le film. « C'est un fait que pour moi il y a comme une équivalence particulière des mots et des images. » N'est-ce pas la situation rêvée pour lier fortement au cinéma, la question freudienne : « Que veut une femme ? » ? La suite est connue : Benoît Jacquot a

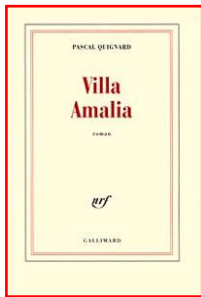
su réaliser une œuvre cinématographique ouverte sur le monde en portant son attention aux désirs les plus singuliers, ceux qui se situent au-delà des conventions communes. [La rencontre avec Lacan](#) et la réalisation du film *Télévision* en font partie.

**Villa Amalia** s'inscrit aussi dans cette perspective. **Ann**, l'héroïne, interprétée de manière époustouflante par Isabelle Huppert, rompt avec une vie de couple qui, soudain, se défait.

B. Jacquot a évoqué alors la phrase de Lacan à propos de Lol V. Stein de M. Duras : « les noces taciturnes de la vie vide avec l'objet indescriptible ». Il situait Ann proche de Lol en considérant que l'ami Georges pouvait être un ami imaginaire ainsi qu'il arrive aux enfants d'en inventer. Nous n'étions pas d'accord : à la différence de Lol, Ann ne part pas sans vouloir « éteindre sa vie d'avant ». Elle ne suit pas



brutalement une autre femme. Elle n'est pas dans l'errance. Elle organise méthodiquement sa rupture et son départ vers une autre vie encore inconnue. Elle dit « non » à sa vie conjugale et aussi à sa vie de pianiste reconnue. Dans son désir, elle est déterminée sans savoir où cela va la conduire. Elle nous semble plutôt « pas folle-du-tout », comme le dit Lacan dans *Télévision*. Elle marche et nage avec rage. Elle change de directions, de vêtements sans perdre « le fil » de son désir. Face à l'immensité de la mer et à l'infini du ciel, elle trouve la Villa Amalia et nous ressentons la force de ce lieu pour elle. Elle s'y installe très vite et se remet à composer.



B. Jacquot ne voulait pas trop mettre du sens dans ce qu'il appelle « une transposition cinématographique » du roman de [Pascal Quignard](#). « Cela s'est fait à la hache ». D'emblée il a mis de côté certaines parties et en a accentué d'autres comme la rencontre amoureuse et sensuelle des deux femmes tellement différentes physiquement : « c'est aussi mes fantasmes d'homme de mettre une autre femme dans un lit avec Isabelle ».

Concernant la question du [père](#) pour Ann, B. Jacquot a gardé les moments-clés du roman. Ainsi quand la fille du propriétaire de la villa, Amalia, lui dit : « Je crois que mon père vous aurait aimée ». Ann répond : « Vous ne pouvez pas deviner combien ce que vous dites est agréable à entendre ... Mon père ne m'a pas aimée ». Et à la fin du film, à la sépulture de sa mère, elle aperçoit son père qui vient vers elle. Elle fuit en courant. Il était parti quand elle avait six ans. Elle revient vers lui et accepte de l'accompagner manger une langouste dans un café. Elle s'installe en face de lui : « Tu aurais pu au moins faire signe. Faire comme tout le monde. ... Envoyer une carte à Noël ! Ou à Thanksgiving ! Ou à Rosh ha-Shana ! ». Elle l'écoute attentivement expliquer sa fuite à lui, face à l'insupportable pour lui d'avoir trahi les siens, sa famille juive, en se cachant dans un mariage qui n'avait aucun sens pour lui. « Moi je fais de la muzak. Toi tu fais de la musique. ...Tu sais. Je t'admire. J'admire surtout le deuxième disque que tu as enregistré. »

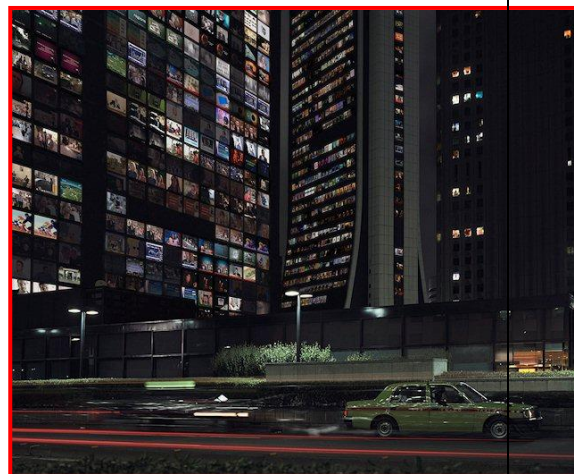
Que nous retrouvons un peu de sens dans le lien de cette femme à son père, ne veut pas dire que tout prenne sens. En effet Villa Amalia est avant tout un film « sensitif » et pulsionnel. Les hommes se retrouvent souvent autour de la table et Benoit Jacquot nous a précisé que, pour la dernière scène, il avait commandé des langoustes à profusion. Il tenait à ce que toute l'équipe du tournage décortique et mange comme ce père. Notre regard est captivé par les métamorphoses d'Isabelle Huppert ou bien se perd dans la contemplation. Nous éprouvons très concrètement et physiquement les déplacements et [la quête de cette femme](#) avec qui nous écoutons aussi, en silence dans sa voiture, [O solitude, poème écrit par Katherine Philips au XVIIe siècle](#), mis en musique par Henry Purcell et chanté par Alfred Deller. Pour Benoît Jacquot, qui a également réalisé un film sur ce chanteur-musicien exceptionnel, sa voix de contre-ténor est « une voix masculine qui cède quelque chose au féminin ».

---

## ▪ DES MONDES POSSIBLES ▪

VU À LA TÉLÉ !

**Jean-François Leimann**



Mathieu Bernard-Reymond  
Titre : n°14 Série : TV Année : 2007 100 x 125 cm

Il arrive qu'un fait très local et provisoire frappe à la manière d'un « fait social total » en ce qu'il engage, dans un petit espace et pour un court temps, toutes les dimensions de l'ordre social dans lequel il s'inscrit. Une chose de ce type s'est produite, pendant quelques jours, dans un lycée du Val-de-Marne. *L'incident est clos*, certes, mais il résonne encore. On pourra y saisir, au prix d'une certaine souplesse théorique, quelque chose comme une *ruse de la Raison* : par une passion individuelle, un dérapage en bas de l'échelle, une erreur vite rectifiée, la société prend en un point une longueur d'avance sur elle-même...

**U**n matin, tous les élèves et tous les « personnels » (j'en fais partie) de ce lycée découvrent que désormais les larges écrans informant de l'absence des professeurs font apparaître aussi les motifs de ces absences. Cela dure quelques jours. Nous apprendrons finalement, pour l'avoir demandé, que le proviseur du lieu n'a pas été à l'initiative de cette diffusion (bien qu'il en soit évidemment responsable) : quelqu'un d'autre, qui n'avait pas le pouvoir de décider cela, l'avait pourtant fait, croyant sans doute qu'un tel acte relevait des affaires courantes et politiquement neutres. Deux points indissociables sont criants ici de la vérité de notre temps : que quelqu'un puisse, sans en être « saisi », « saisir » des informations qui

produiront un tel effet, et que cela n'ait rien d'incongru pour les « personnels » concernés (personne n'a cru qu'il s'agissait d'une erreur : c'était un fait, pas un évènement, il suscitait la colère, pas l'étonnement).

Pour le court temps que l'expérience a duré, les catégories répertoriées sont restées assez *soft* : « stage », « sortie », « maladie ». Mais il y avait de quoi tendre vers l'infini : l'intime est inépuisable. Alors, avant de découvrir que le sommet de la hiérarchie n'en était tout de même pas à ce point de passion de la transparence, nous avons eu le temps d'imaginer les reliefs du nouveau sillon, griffe de l'époque, qui était parti pour se creuser là : nous avons eu le temps de mettre les choses au pire (et au rire).

Quelques motifs d'absence ont été imaginés : « peine de cœur », « horoscope inquiétant », et pourquoi pas « garde à vue » ou « comparution » pour un professeur occupé à rendre quelques comptes ? Un peu de sacré, tout de même : on pourrait admettre qu'un enterrement n'apparaisse pas en tant que tel mais soit répertorié comme "sortie".

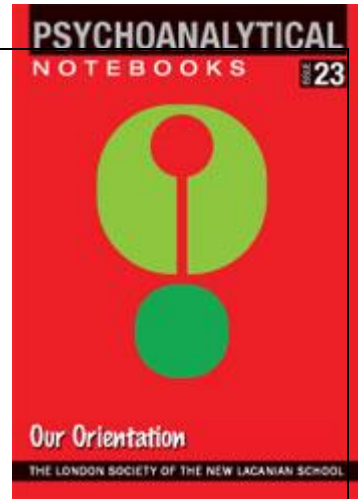
Bien sûr, à l'intérieur de la catégorie « maladie » toutes les déclinaisons sont possibles (« grosse déprime », « scanner », « déprime mineure mais incompatible avec les *métiers de la voix* », etc...). Le mot « stage » a lui aussi de quoi faire *chuchoter*. Stage de formation ? Peut-être, mais pourquoi ne pas imaginer plutôt un stage de récupération des points de permis de conduire ? L'idée est suggestive : cet homme que je croise chaque jour sans le connaître a perdu des points de permis, l'alcool n'est peut-être pas loin, et toute la mythologie qui s'attache à ses vapeurs (la solitude, le *viveur* qui n'a pas su s'arrêter,...). Enfin, à l'ère de l'*évaluation* des professeurs par les proviseurs (puisque tel est le projet gouvernemental) la catégorie « bluff » pourrait bien nous atteindre, accéder à la dignité du *concept* administratif, lorsque la justification donnée pour une absence est une tautologie : « je n'étais pas là parce

**Englués que nous sommes dans cette ère où la transparence est présentée comme une valeur absolue, comme si cela allait de soi (la revue *le diable probablement* a consacré un numéro à ce sujet), nous parvenons à ne pas nous étonner de ce pas de plus : que le secret ne soit plus seulement "partagé" mais aussi publié...**

que je n'étais pas là ».

Comment de telles choses deviennent-elles imaginables ? Sur la base - l'idée est à la mode - d'une *nouvelle formulation du contrat social*. L'engagement qui « correspond » à cet ordre social-là paraît tenir, loin des subtilités conçues par Hobbes ou par Rousseau, en une franche et brève formule : « **pas de secrets entre nous** », puisqu'au centre de tout cela il y a bien sûr la manière dont nous malmenons le secret.

J'ai reçu un jour d'une conversation une définition éblouissante du secret, à laquelle je n'ai jamais trouvé de rivale écrite : "un secret c'est une chose qu'on dit à une seule personne *à la fois*"! Cette définition juste et drôle, qui va loin déjà dans le souci de présenter le secret tel qu'il est et non tel qu'il doit être, a pourtant été mise en pièces par l'époque, qui a produit le "concept" désormais courant et socialement valorisé de "secret partagé": *le secret ne glisse pas discrètement d'un vers un autre, mais la police, l'école, l'hôpital assument et revendiquent de "croiser" leurs fichiers, de "mutualiser l'info" au nom d'une politique anti-délinquante pour laquelle, sauf à être de ceux qui voient le mal partout, nous serions sommés de reconnaître que la fin justifie les moyens.*



Ⓜ A l'attention des auteurs

Les propositions de textes pour publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail ou directement sur le site [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr) en cliquant sur "proposez un article",  
Sous fichier Word,

Police : Calibri

Taille des caractères : 12

Interligne : 1,15

Paragraphe : Justifié

Note de bas de page : à mentionner dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 Ⓜ

---

## Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente [eve miller-rose](mailto:eve.miller-rose@gmail.com) [eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)

diffusion [anne poumellec](mailto:anne.poumellec@wanadoo.fr) [annedg@wanadoo.fr](mailto:annedg@wanadoo.fr)

conseiller [jacques-alain miller](mailto:jacques-alain.miller@wanadoo.fr)

rédaction [kristell jeannot](mailto:kristell.jeannot@gmail.com) [kristell.jeannot@gmail.com](mailto:kristell.jeannot@gmail.com)

▪ équipe du Lacan Quotidien

membre de la rédaction [victor rodriguez](https://twitter.com/vrdriguez) @vrdriguez (sur Twitter)

designers [viktor&william francoizel](mailto:viktor&william.francoizel@gmail.com) [vwfcbzl@gmail.com](mailto:vwfcbzl@gmail.com)

technique [mark francoizel & family](mailto:mark.francoizel@gmail.com)

lacan et libraires [catherine orsot-cochard](mailto:catherine.orsot-cochard@wanadoo.fr) [catherine.orsot@wanadoo.fr](mailto:catherine.orsot@wanadoo.fr)

médiateur [patachón valdès](mailto:patachón.valdès@gmail.com) [patachon.valdes@gmail.com](mailto:patachon.valdes@gmail.com)

**POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE [LACANQUOTIDIEN.FR](http://LACANQUOTIDIEN.FR) [CLIQUEZ ICI.](#)**